



HAL
open science

“ Justifier Voltaire ”

Stéphanie Genand

► **To cite this version:**

Stéphanie Genand. “ Justifier Voltaire ” : Ou comment Staël réévalue l’écriture polémique. Cahiers staéliens, 2020, Le Groupe de Coppet et l’écriture polémique, 70, pp.13-26. 10.15122/isbn.978-2-406-11081-1.p.0013 . hal-03405291

HAL Id: hal-03405291

<https://u-bourgogne.hal.science/hal-03405291>

Submitted on 27 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« JUSTIFIER VOLTAIRE¹ »

Ou comment Staël réévalue l'écriture polémique

La bile rend colère et malade ; mais
sans la bile, l'homme ne saurait vivre.
VOLTAIRE, *Zadig*.

C'est tout à la fois un euphémisme et une évidence d'affirmer que Staël ne figure pas, *a priori*, parmi les grandes admiratrices de Voltaire. Ses réquisitoires, restés célèbres dans l'histoire littéraire, ont au contraire définitivement associé l'auteur de *Candide* à une écriture inhumaine à force d'insensibilité. La troisième partie de *De l'Allemagne*, consacrée à « La philosophie et la morale », condamne avec des mots particulièrement sévères le détachement, voire l'agressivité d'une œuvre avant tout inspirée par l'amertume et le cynisme :

Il prit une humeur singulière contre les causes finales, l'optimisme, le libre-arbitre, enfin contre toutes les opinions philosophiques qui relèvent la dignité de l'homme, et il fit *Candide*, cet ouvrage d'une gaieté infernale, car il semble écrit par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances et riant comme un démon, ou comme un singe, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien de commun².

Voltaire, sous la plume de Staël, emblématise ainsi les dangers de l'agressivité sur la scène littéraire : l'attaque, mais aussi la moquerie décharnent le texte et le privent de cette sympathie constitutive, pour Staël, des prérogatives anthropologiques qui incombent à la littérature après l'épreuve

1 Germaine de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* [1818], rééd. Lucia Omacini et Stefania Tesser, *Œuvres complètes de Madame de Staël* (désormais OCS) III/2, Paris, Champion, 2017, t. I, p. 41.

2 G. de Staël, *De l'Allemagne* [1810], rééd. Pauline de Pange, Paris, Hachette, 1958, t. IV, p. 79.

de la Révolution³. Impossible, en d'autres termes, de trouver un univers davantage éloigné que celui de Voltaire de l'idéal esthétique, mais aussi éthique que Staël théorise au moment 1800. Ses mots, malgré leur virulence, orientent alors le nouvel ordre du temps et la diatribe contre *Candide*, dans *De l'Allemagne*, se métamorphose très vite en un stéréotype qui détermine pour une large part la réception de Voltaire au XIX^e siècle⁴ : grimaçant, glacé et figé en un « hideux sourire » qui hante les cauchemars de Musset⁵, Voltaire ne se contente pas d'incarner, pour l'éternité, le rictus infernal de la moquerie. Il devient surtout le modèle de l'écriture assassine, immorale et caustique qui réduit l'existence à la matière et vide le monde de toute profondeur métaphysique : le fameux « persiflage introduit en France par un certain genre de philosophie⁶ », pour reprendre la formule de *De l'Allemagne* et qui permet à Staël d'anathématiser, outre l'ironie voltairienne, « cette sorte de scepticisme moqueur dont la base est la métaphysique, [et] qui attribue toutes nos idées à nos sensations⁷ ». Le style offensif – la polémique désigne en effet une « querelle » dans le *Dictionnaire de l'Académie* en 1762 et « un écrit où l'on entreprend la défense ou la censure de quelque opinion » dans l'*Encyclopédie* – représente donc moins une discordance ou une violence purement rhétoriques, que le symptôme de cette pensée asséchante dont le « matérialisme⁸ », en 1810, est désormais le nom. L'avènement de l'Empire, inscrivant l'égoïsme et le cynisme à l'ordre du jour, consomme ainsi le divorce entre Staël et la

3 Voir Florence Lotterie, « De la littérature comme une chose sérieuse : Chateaubriand, Madame de Staël et Napoléon », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, 2000, p. 259-272, Alain Vaillant, « *Corinne* ou la littérature selon Germaine de Staël », in *La Crise de la littérature. Romantisme et modernité*, Grenoble, UGA éditions, 2005, p. 231-248 et Ayse Yuva, « L'efficace politique des discours philosophiques chez G. de Staël, B. Constant et J. G. Fichte, du Directoire aux guerres napoléoniennes », in *Rhétorique démocratique en temps de crise*, Actes du colloque de Nice, 20-21 janvier 2011, en ligne sur le site Revel : <http://revel.unice.fr/symposia/rhetoriquedemocratique/index.html?id=848>.

4 Voir « Voltaire et l'histoire nationale : histoire et réception au XIX^e siècle », Guillaume Métayer et Christiane Mervaud (dir.), in *Revue Voltaire*, n° 10, 2010.

5 Voir Valentina Ponzetto, « Musset et Voltaire », in *Littératures*, n° 61, 2009, p. 15-27 : « Ricanant, persifleur, son spectre, figé dans le marbre par Houdon, devient une sorte de double laïque de la statue du Commandeur », lit-on p. 16 à propos du rôle attribué par Musset au patriarche de Ferney.

6 *De l'Allemagne*, t. IV, p. 73.

7 *De l'Allemagne*, t. IV, p. 74.

8 « Cette métaphysique n'est conséquente que lorsqu'on en fait dériver, comme en France, le matérialisme fondé sur les sensations, et la morale fondée sur l'intérêt » : *De l'Allemagne*, t. IV, p. 51.

littérature polémique : à l'aube du XIX^e siècle, il faut oublier Voltaire, sa plume belliqueuse et avec lui cette « philosophie française » dont Bertrand Binoche rappelle qu'elle encombre alors dangereusement les mémoires et problématise plus que jamais la négociation de l'héritage révolutionnaire⁹.

Plusieurs indices pourtant, à y regarder de plus près, fragilisent cette interprétation et invitent peut-être à la nuancer. Et si Staël entretenait des relations plus complexes et avec Voltaire, et avec l'écriture polémique ? En témoigne d'abord la place paradoxalement très importante qu'occupe l'auteur de *Candide* dans l'œuvre staëlienne : loin de se réduire en effet aux célèbres pages de *De l'Allemagne* qui condamnent « le rire sardonique¹⁰ » surgissant au milieu des ruines de Lisbonne, la présence de Voltaire jalonne en réalité l'intégralité de son corpus. De l'*Essai sur les fictions* qui, pensant l'imagination moderne, utilise *Micromégas* pour minorer les « allégories qui n'ont pour but que de mêler la plaisanterie aux idées philosophiques¹¹ » à *De la littérature* définissant sa trajectoire comme « le chef-d'œuvre de la société, des beaux-arts, de la civilisation monarchique¹² », Voltaire rayonne bien au-delà du réquisitoire indigné de *De l'Allemagne*. Il s'impose même comme une référence lancinante sous la plume de Staël, au point que tous les registres de son écriture, y compris le comique, sollicitent sa renommée : le personnage de La Morlière, héros de la courte pièce intitulée *Le Mannequin* et qui, comme beaucoup de Français émigrés en Allemagne, idéalise avec nostalgie les modèles de l'aristocratie, choisit Voltaire comme étalon du bel esprit¹³. Ces exemples, pourrait-on objecter, dessinent toutefois une cohérence malgré leur hétérogénéité : la référence voltairienne y reste toujours péjorative, qu'il s'agisse de l'identifier au système de la Cour ou au modèle culturel élitiste de l'Ancien Régime, ces « convenances légères en apparence, et

9 « [...] il y a en effet le vide saisissant dans lequel on devait se trouver dès lors qu'on amalgamait lumières, analyse, matérialisme et démocratie en une sanglante nébuleuse à laquelle il fallait s'arracher de toute urgence et irréversiblement » : « Quelle histoire, de quelle philosophie ? », préface à Pierre Macherey, *Études de philosophie française*, Paris, PUPS, 2013, p. 8.

10 *De l'Allemagne*, t. IV, p. 80.

11 G. de Staël, *Essai sur les fictions* [1795], rééd. Stéphanie Genand, OCS- I/2, Paris, Champion, 2013, p. 51.

12 G. de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* [1800], rééd. Jean Goldzink, OCS-I/2, p. 276.

13 « M. de Voltaire est certainement très spirituel », lit-on à l'acte I scène 1 : Germaine de Staël, *Le Mannequin* [1811], rééd. Auguste de Staël, *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël*, Paris, Treuttel et Würtz, 1821, t. XVI, p. 221.

despotiques dans le fond¹⁴ » dont *De l'Allemagne*, sous le concept d'« esprit français¹⁵ », dénonce l'arbitraire et la violence. Il n'empêche : pourquoi Staël mobilise-t-elle autant une figure aussi régulièrement désapprouvée ?

La question se complique encore à la lecture de l'opus politique staëlien : Voltaire non seulement y apparaît de manière ininterrompue, des *Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt et aux Français* en passant par *Des Circonstances actuelles* et jusqu'aux *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, mais il y apparaît surtout sous un jour profondément ambivalent. Il fonctionne d'abord comme une référence solidaire sous la plume de Staël, qui fait alors corps avec sa source. C'est le cas au moment d'évoquer « les républicains », au chapitre II des *Circonstances actuelles* :

Des rêveurs politiques peuvent croire que la Constitution de 1793 est bonne, que la loi agraire, que toutes les chimères de la métaphysique abstraite sont applicables à l'ordre social ; de tels hommes, s'ils sont de bonne foi dans cette opinion, doivent encore obtenir non du crédit, mais de l'estime¹⁶.

Elle ajoute alors :

Ils n'ont pas mérité qu'on leur associe [...] ces hommes que Voltaire a peints dans le récit du tremblement de terre de Lisbonne, volant sur les décombres, assassinant à côté des abîmes, appelant par leurs vœux le plus grand fléau de la nature, dans l'espoir de dérober quelques débris des ruines de leur patrie¹⁷.

Candide, ici, nourrit objectivement l'imaginaire staëlien. Il ne représente pas un contre-modèle, mais une lecture dont Staël s'est au contraire

14 *De l'Allemagne*, t. I, p. 142.

15 Voir le titre du célèbre chap. IX de la première partie : « Des étrangers qui veulent imiter l'esprit français », p. 136.

16 Germaine de Staël, *Des Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* [1798], rééd. Bronislaw Baczko et Lucia Omacini, OCS-III/1, Paris, Champion, 2009, p. 341.

17 *Ibid.* Staël fait ici allusion au célèbre chapitre V de *Candide*, dont elle développe une remarque lapidaire commentant les différentes attitudes des passagers faisant naufrage à Lisbonne peu après le séisme qui dévaste la ville en 1755 : « Le matelot disait en sifflant et en jurant : Il y a quelque chose à gagner ici. [...] Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre et ayant cuvé son vin, achève les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites et au milieu des mourants et des morts » : *Candide ou l'optimisme* [1759], rééd. René Pomeau, *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1980, vol. 48, p. 135.

suffisamment imprégnée pour y trouver le miroir de ses propres valeurs, en l'occurrence le rejet de « ces atroces calculateurs spéculant sur les misères humaines¹⁸ » qu'elle partage avec Voltaire et qui crée une réelle analogie entre les profiteurs de Lisbonne et ceux de la Terreur. À cette résonance morale s'ajoute, non moins troublante, une lecture singulièrement positive de Voltaire dans le volet politique de son corpus : là où *De la littérature* et plus encore *De l'Allemagne* insistent sur l'inhumanité de la « plaisanterie¹⁹ » dont Voltaire aurait fait son arme, *Des Circonstances actuelles* valorise au contraire, et à plusieurs reprises, la portée philosophique d'une œuvre aussi capitale que celle de Rousseau dans la fermentation qui prépare l'avènement de la liberté :

Un homme, le chancelier Bacon, avait approché de cette science comme de toutes les autres parce que cet homme pensait au-delà des siècles, mais la mode qui est l'opinion publique d'une certaine classe, mais l'enthousiasme qui est la conviction du peuple, n'avaient point, comme après les écrits de J.-J. Rousseau et de Voltaire, excité toutes les âmes à l'amour de la liberté, tous les esprits à la méditation des moyens de l'établir²⁰.

Staël procède par conséquent ici à une double valorisation de Voltaire : elle l'inscrit de plein droit dans l'héritage idéologique qui a permis la Révolution et qui doit désormais la rendre possible ou institutionnellement juste – « Ce sont les philosophes qui ont fait la Révolution, ce sont eux qui la termineront²¹ », rappelle *Des Circonstances actuelles* –, mais elle désarme encore, en proposant une définition ainsi extensive des Lumières, la distinction pourtant traditionnellement marquée sous sa plume entre Voltaire et Rousseau. C'est *De la littérature*, et notamment le chapitre xx chargé de dresser le bilan du « dix-huitième siècle jusqu'en 1789 », qui en explicite les enjeux deux ans plus tard :

18 *Des Circonstances actuelles*, p. 342.

19 « [...] Voltaire, le premier homme qui ait popularisé la philosophie en France, trouvait dans ce sujet un fonds inépuisable de plaisanteries », précise-t-elle à propos de la liberté d'opinions et des attaques contre la religion catholique au chap. xx de *De la littérature*, p. 275.

20 *Des Circonstances actuelles*, p. 330. Le parallèle entre Rousseau et Voltaire se retrouve encore p. 374 : « [...] la réaction de ce temps, avant le 18 fructidor, avait fait reculer les lumières philosophiques fort au-delà de la première révolution. Voltaire, Helvétius, Rousseau, passaient pour des jacobins, et les superstitions étaient professées par les ambitieux clairvoyants ».

21 *Des Circonstances actuelles*, p. 435.

Rousseau, portant dans son sein une âme souffrante, que l'injustice, l'ingratitude, les stupides mépris des hommes indifférents et légers avaient longtemps déchirée ; Rousseau, fatigué de l'ordre social, pouvait recourir aux idées purement naturelles. Mais la destinée de Voltaire était le chef-d'œuvre de la société, des beaux-arts, de la civilisation monarchique : il devait craindre même de renverser ce qu'il attaquait²².

À l'âme libre de celui qui a rompu avec les institutions, Staël oppose alors la stratégie nécessairement compromise de l'homme du monde : dût-il en dénoncer les travers, ce dernier, appartenant à la même arène, n'en partage pas moins les rites et les valeurs. Voltaire donc a beau railler, « il aimait les grands seigneurs, il aimait les rois²³ » et cette proximité, même si elle reste postulée²⁴, fragilise *de facto* la tribune libre et la parole critique dont il se réclame. Cette différence entre Voltaire et Rousseau ne représente cependant qu'une étape ponctuelle de l'analyse staélienne : elle n'existe pas dans *Des Circonstances actuelles* et disparaît aussi des *Considérations*, ultime opus et testament staéliens. Comment comprendre cette singularité ? Pourquoi, en d'autres termes, l'écriture politique propose-t-elle une interprétation différente, et surtout positive, de l'œuvre de Voltaire ?

Cette discordance exige, pour commencer, de rouvrir le dossier des relations entre ces deux figures : la complexité des interprétations staéliennes, jointe à leur récurrence, invalide de fait deux postulats solidement ancrés dans l'histoire littéraire et la tradition critique. Le premier concerne l'antagonisme marqué, voire irréconciliable qui opposerait Staël et Voltaire : tout les éloignerait *a priori* et la rareté des études consacrées aux possibles passerelles entre leurs univers, exception faite de l'article d'Edward Ousselin²⁵, atteste que le débat semble définitivement tranché : « L'auteur des *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau* serait irrémédiablement rousseauiste²⁶ », précise E. Ousselin, allant jusqu'à évoquer l'« antipathie [de Staël] envers les goûts artistiques et politiques de Voltaire²⁷ ». Fort de ce constat d'idéologies

22 *De la littérature*, p. 276.

23 *Ibidem*.

24 « Aucun homme ne pouvait, mieux que Voltaire, profiter de cette disposition des nobles de France ; car il se peut que lui-même il la partageât » : *De la littérature*, p. 275-276.

25 Edward Ousselin, « Germaine de Staël et Voltaire : de l'usage des modèles littéraires étrangers », in *Dalhousie French Studies*, vol. 92, 2010, p. 65-73.

26 « Germaine de Staël et Voltaire », p. 65.

27 *Ibidem*.

et d'esthétiques incompatibles, le champ de recherche se restreint dès lors aux possibles affinités biographiques ou plus précisément personnelles entre deux trajectoires qui partagent, en réalité, plusieurs choix décisifs : c'est l'axe privilégié par E. Ousselin. Mettant en lumière une commune « conscience politique et morale²⁸ » qui assigne et à Voltaire et à Staël le rôle d'opposant, il envisage, non sans intérêt, une proximité à la fois circonstancielle – l'exilé de Ferney et la proscrite de Coppet paient tous deux le prix fort de leur désobéissance au despotisme – et philosophique entre deux pensées de la différence :

Passons donc à la démarche politique et littéraire qui réunit Voltaire et Germaine de Staël : l'étude apparemment neutre et désintéressée d'un pays voisin mais relativement peu connu en France. [...] Ainsi que l'avait fait Voltaire, Staël se servit au début du dix-neuvième siècle d'une culture étrangère idéalisée pour critiquer indirectement la situation politique de son propre pays [...] ²⁹.

L'admiration commune pour la liberté politique anglaise nourrit en effet plus profondément, chez Voltaire comme chez Staël, une appartenance critique à la France : décentralisée au profit d'une échelle comparative qui relativise *de facto* sa prééminence et ses modèles culturels, cette dernière entre dans un jeu de miroirs qui redéfinit, de manière dialectique, et son système politique et les valeurs esthétiques qui lui sont associées. Cette analyse, stimulante et qui a pour premier mérite de dépasser l'hypothèse d'un clivage insurmontable entre Staël et Voltaire³⁰, en reste pourtant à la divergence fondamentale de leurs écritures : si E. Ousselin évoque en conclusion, dans l'œuvre staëlienne, la présence « d[e] techniques littéraires et polémiques³¹ » initiées par Voltaire, ces stratégies rhétoriques et leurs usages ne font l'objet d'aucune analyse approfondie tant « il est certain qu'entre ces deux auteurs les divergences ne manquent pas sur le plan esthétique³² ».

Or c'est là précisément l'autre angle sous lequel il faut réenvisager leurs relations. L'hypothèse de la différence, voire de l'incompatibilité de leurs corpus ne se contente pas en effet de figer, voire d'essentialiser les enjeux de

28 « Germaine de Staël et Voltaire », p. 68.

29 *Ibidem*.

30 « Une partie importante de l'œuvre de Staël constitue donc un prolongement des objectifs sociopolitiques que Voltaire avait si longtemps poursuivis », conclut E. Ousselin p. 72.

31 *Ibidem*.

32 « Germaine de Staël et Voltaire », p. 68.

la présence de Voltaire sous la plume de Staël³³ : elle estompe également son caractère évolutif, passant aussi sous silence, du même geste, la complexité des usages de la polémique. Staël la refuse-t-elle réellement ? Et Voltaire incarne-t-il, dans son œuvre, le simple repoussoir d'une écriture devenue inhumaine parce qu'elle a renoncé à la sympathie ? Force est de constater, à la lecture du massif staëlien, que la réponse à ces questions se révèle plus complexe qu'il n'y paraît : Voltaire, d'abord, inspire paradoxalement à Staël les pages sans doute parmi les plus critiques et les plus polémiques de son œuvre. Le chap. IV de la 3^e partie de *De l'Allemagne*, « Du persiflage introduit par un certain genre de philosophie » brûle en effet d'une verve acide, aux limites du sarcasme, quand elle ne se transforme pas en sentence implacable : « Quand Voltaire, comme auteur tragique, sentait et pensait dans le rôle d'un autre, il était admirable ; mais quand il reste dans le sien propre, il est persifleur et cynique³⁴. »

Cette virulence rare, traditionnellement concentrée sur la seule figure de Bonaparte et qui plus est circonscrite dans la version inachevée des *Dix années d'exil*³⁵, s'écarte du code éthique qui a toujours guidé Staël dans son refus de s'aventurer, même fugitivement, dans l'arène polémique³⁶. Il n'en va pas seulement chez elle de la féminité, synonyme de vulnérabilité dès lors que l'ordre social, hostile à la notoriété féminine, condamne même les plus audacieuses à la discrétion et au silence – « L'aspect de la malveillance fait trembler les femmes, quelque distinguées qu'elles soient³⁷ », rappelle *De la littérature* – : il en va surtout d'une morale,

33 Cette interprétation statique, selon laquelle Staël admirerait structurellement le Voltaire tragédien et réproverait le conteur ironique, revient encore sous la plume d'Axel Blaesckhe dans sa récente édition de *De l'Allemagne*. Commentant le fameux chap. IV de la III^e partie, il précise en note que « M^{me} de Staël tire un bilan de ses réflexions concernant Voltaire. [...] L'admiration pour l'auteur de théâtre y côtoie le rejet de l'auteur de *Candide* et de sa philosophie désenchantée » : *De l'Allemagne* [1810], rééd. Axel Blaesckhe, OCS-I/3, Paris, Champion, 2017, p. 584.

34 *De l'Allemagne*, t. IV, p. 80.

35 Voir Florence Lotterrie, « “Commediante, tragediante” : la scène de l'histoire dans les *Dix années d'exil* », *Cabiers staëliens*, n° 49, 1997-1998, p. 64-75. Analysant la métaphore théâtrale et la fonction du sarcasme dans *Dix années d'exil*, F. Lotterrie rappelle que pour Staël, l'Empire est le symptôme d'une ancienne « culture de cour qui ne renvoie pas seulement à l'Ancien Régime, mais aussi à certaine philosophie railleuse, voltairienne pour tout dire, à laquelle il faut bien reconnaître une responsabilité dans le désenchantement et le cynisme des temps actuels » : p. 72.

36 Voir Stéphanie Genand, « La critique staëlienne existe-t-elle ? », in *Cabiers staëliens*, n° 63, 2013, p. 127-142.

37 *De la littérature*, p. 316.

fondamentalement généreuse tant il importe, pour Staël, d'appliquer dans la vie privée comme dans les affaires publiques la magnifique devise livrée dans les « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine* » :

C'est donc dans la bonté et la générosité, dans ces deux qualités qui se tiennent par les plus nobles liens et dont chacune est le complément de l'autre, que consiste la véritable moralité des actions humaines, savoir résister aux forts et protéger les faibles. *Parcere subjectis et debellare superbos*. Ces anciens mots renferment tout ce qu'il y a de divin dans le cœur de l'homme³⁸.

« Savoir résister aux forts et protéger les faibles » : aucun doute qu'au moment de la chute de l'Empire, et alors qu'un torrent de malveillance s'abat soudain sur la figure de l'ogre affaibli, Staël s'en souvient et livre un tableau aussi respectueux qu'empathique de l'homme Napoléon³⁹. Cette générosité, pourtant, achève encore de problématiser la polémique engagée contre *Candide* dans *De l'Allemagne* : pourquoi Staël, capable d'épargner la malveillance même à son persécuteur, n'en protège-t-elle pas le grand auteur français, mort depuis près de cinquante ans et qui, s'il fut l'un des proches amis de sa mère, n'en mérite pas pour autant le terrible réquisitoire dont ses contes font l'objet ?

C'est ici que la question politique entre en jeu. Elle n'a pas échappé à Ayse Yuva qui, analysant les relations pour le moins problématiques entre le Groupe de Coppet et la philosophie française – B. Binoche parle quant à lui de « Lumières refoulées⁴⁰ » pour cet héritage impossible en 1810 –, souligne le travail d'« historicisation de l'ironie et de la plaisanterie⁴¹ » auquel procèdent ses principaux représentants, à commencer par Staël et Constant. La relation aux grandes figures des Lumières, et notamment à Voltaire dès lors que ce dernier mobilise une esthétique particulièrement offensive, ne saurait en effet se comprendre, chez eux, hors d'une perspective à la fois idéologique et concrète : « l'efficace » redéfinit donc à Coppet la

38 G. de Staël, *Delphine* [1802], rééd. Simone Balayé et Lucia Omacini, OCS-II/2, Paris, Champion, 2004, p. 719.

39 Voir S. Genand, *La Chambre noire. G. de Staël et la pensée du négatif*, Genève, Droz, 2017 et « Les vertus de l'abdication : dépassionner les relations entre Staël et Napoléon », in *Napoleonica. La Revue*, n° 30, 2017/3, p. 3-18.

40 « Quelle histoire, de quelle philosophie ? », préface à Pierre Macherey, *Études de philosophie française*, Paris, PUPS, 2013, p. 8.

41 Ayse Yuva, « Madame de Staël, Benjamin Constant et les "philosophes du XVIII^e siècle" : un héritage contrarié », *Philonsorbonne*, n° 4, 2010, p. 85-107, en ligne sur openedition.org, § 26.

philosophie comme « défense de son rôle pratique⁴² », par opposition aux spéculations purement métaphysiques qui dissocient la pensée de l'actualité et de la sphère collective⁴³. Impossible en d'autres termes, au lendemain de la Révolution, d'envisager une philosophie qui n'agisse pas directement sur l'espace public. Or cette conception n'a malheureusement qu'un temps sous la plume de Staël, comme sous celle de Constant : l'avènement de l'Empire en pervertit en effet les enjeux et l'égoïsme à l'ordre du jour, ne visant que la satisfaction des calculs personnels, réduit bientôt l'utilitarisme à n'être plus qu'un affreux synonyme du machiavélisme. « Le terme d'utilité est donc réinterprété dans le sens d'un calcul égoïste de l'intérêt⁴⁴ », précise encore A. Yuva. Ainsi s'éclairent la différence entre *De la littérature* et *De l'Allemagne* et plus précisément l'historicisation à l'œuvre des concepts et des instruments de pensée que Staël y analyse : les ressorts pertinents sous le Directoire se révèlent désormais particulièrement redoutables en 1810 et le changement de contexte, outre qu'il trahit les aspirations à la liberté, bouleverse également les paradigmes intellectuels. Les Lumières françaises, explicitement présentées comme un modèle et un remède en 1795, se voient ainsi occultées⁴⁵ en 1810 au profit du xviii^e siècle, seule référence qui vaille alors puisqu'elle échappe au règne du matérialisme et du cynisme : « Descartes, Pascal et Malebranche ont beaucoup plus de rapports avec les philosophes allemands que les écrivains du dix-huitième siècle⁴⁶ », lit-on dans *De l'Allemagne*.

Ces analyses, principalement menées par B. Binoche et A. Yuva, aident par conséquent à mieux cerner la place et la fonction de l'écriture polémique dans l'œuvre de Staël. Loin de faire l'objet d'une réprobation systématique, la polémique – principalement déclinée en « persiflage » et en « plaisanterie », soit les grandes modalités de l'attaque – y devient

42 « Madame de Staël, Benjamin Constant et les “philosophes du xviii^e siècle” », § 1.

43 Staël rejoint alors la conception voltairienne de la philosophie : « [...] rien n'est plus fatigant, en général, que cette métaphysique qui suppose des faits à l'appui de ses systèmes, et ne peut jamais avoir pour base aucune observation positive », lit-on dans *De la littérature* (p. 136), en écho à la célèbre et ridicule « métaphysico-théologo-cosmolonigologie » enseignée par Pangloss dans *Candide* (p. 119).

44 « Madame de Staël, Benjamin Constant et les “philosophes du xviii^e siècle” », § 4.

45 Sur cette occultation des Lumières françaises et la fabrique staélienne d'une généalogie historique et géographique – la philosophie anglaise et l'Allemagne comme modèles staéliens dans *De l'Allemagne* –, voir la conférence prononcée par Bertrand Binoche à la Fondation Martin Bodmer le 30 juin 2017, « À la recherche de la métaphysique : Madame de Staël en 1810 » : en ligne.

46 *De l'Allemagne*, t. IV, p. 62.

potentiellement positive dès lors qu'elle sert la liberté et l'essor de la pensée. À l'approche essentialiste ou morale de ses modalités, il convient donc de substituer une approche historiciste, voire sociologique : seul le contexte détermine la légitimité ou le bien-fondé de l'écriture polémique. Dépourvue en soi de valeurs, elle échappe en réalité à la liste des ressources passionnelles systématiquement condamnées par Staël et dont le refus définit, pour elle, l'*ethos* du bon écrivain. Si attaquer son ennemi relève toujours, à ce titre, de la vengeance et de la lâcheté, la polémique, en revanche, se révèle quelquefois utile et nécessaire. Voltaire acquiert dès lors une nouvelle dimension dans cette perspective. Il apparaît moins comme le perpétuel grimaceur qui aurait succombé par nature au cynisme, que comme le fruit habile de son époque. C'est le sens de la réhabilitation dont il fait l'objet au chapitre II des *Considérations* :

Je ne prétends point ainsi justifier Voltaire, ni ceux des écrivains de son temps qui ont marché sur ses traces, mais il faut avouer que les caractères irritables, et tous les hommes à talent le sont, éprouvent presque toujours le besoin d'attaquer le plus fort. C'est à cela qu'on peut reconnaître l'impulsion naturelle du sang et de la verve. Nous n'avons senti pendant la Révolution que le mal de l'incrédulité et de l'atroce violence avec laquelle on voulait la propager. Mais les mêmes sentiments généreux, qui faisaient détester la proscription du clergé vers la fin du XVIII^e siècle, inspiraient cinquante ans plus tôt la haine de son intolérance. Il faut juger les actions et les écrits d'après leur date⁴⁷.

Ce retour à Voltaire, au moment où s'achèvent et la vie et la carrière staëliennes, éclairent la place singulière qu'il revêt sous la plume de Staël : loin de se limiter à l'adversaire moral de *De l'Allemagne*, l'auteur de *Candide* représente au contraire une figure avec laquelle, d'un bout à l'autre de son œuvre, Staël ne cesse jamais de dialoguer. Elle *pense* avec Voltaire. Plus encore, Voltaire lui permet de théoriser, au-delà de la polémique, la notion même d'engagement. Que recouvre ce concept ? Un tempérament, répondent déjà les *Considérations*, qui livrent ici une lecture empathique de Voltaire sur laquelle il faudrait revenir car elle n'est pas notre objet ici. Mais la compréhension de Staël, qui associe le combat pour la liberté à ce qu'elle nomme « les caractères irritables » par contraste avec « *l'enfer des tièdes*⁴⁸ », naît incontestablement d'une proximité morale, voire humorale qu'elle ne

⁴⁷ *Considérations*, p. 41.

⁴⁸ *De la littérature*, p. 120.

peut qu'éprouver à la lecture du grand mélancolique qu'est Voltaire⁴⁹. De nombreuses passerelles restent donc à mettre au jour entre leurs œuvres : de la valorisation de la perte à l'héroïsation du juste persécuté – Zadig semble tout autant le cousin de Delphine que celui de la Justine de Sade⁵⁰ –, en passant par le rejet de la métaphysique spéculative en 1800, les affinités intellectuelles et morales ne manquent pas entre eux, au-delà même des circonstances biographiques déjà susceptibles de les rapprocher⁵¹.

L'engagement, pourtant, ne se limite pas à une constitution, fût-elle passionnée : il détermine aussi un « art d'écrire⁵² », pour reprendre la formule de Leo Strauss, autrement dit un registre d'expression à la fois conditionné par le régime idéologique dans lequel il s'inscrit et plus encore soucieux d'offrir un moyen d'agir effectivement sur le pouvoir et l'opinion : « Il faut juger les actions et les écrits d'après leur date », rappellent les *Considérations*. Cette analyse, outre qu'elle offre à Staël l'occasion d'affirmer encore une fois sa conception de la littérature comme science sociale, souligne surtout l'inévitable diversité des contextes d'écriture. Aucune arme littéraire n'a de sens en soi, mais à condition de se révéler efficace. Chaque régime politique exige par conséquent de redéfinir « l'art d'écrire » le mieux à même d'influer sur la scène publique. La deuxième partie de *De la littérature* en fait explicitement l'une des questions majeures « de l'état actuel » des Lettres en 1800 : « Examinons donc quel style doit convenir à des écrivains philosophes, et chez une nation libre⁵³ ». La polémique voltairienne, ainsi resituée dans le paysage

49 Jean Deprun évoque à son sujet « le dégoût de soi-même » et « l'alternance de l'ennui et de l'inquiétude [qui] traduit peut-être un fond maniaco-dépressif » (*La Philosophie de l'inquiétude en France, au XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1979, p. 181), diagnostic qui pourrait tout aussi bien s'appliquer à Staël. Sur l'importance de l'angoisse chez Voltaire, voir Marc Hersant, *Voltaire : écriture et vérité*, Louvain, Peeters, 2015, notamment la quatrième partie, « Voltaire à vif », p. 461-546.

50 Voir S. Genand, « Delphine ou les malheurs de la vertu : une "lecture paradoxale" de Germaine de Staël », in Jacques Berchtold et Pierre Frantz (dir.), *L'Atelier des idées. Pour Michel Delon*, Paris, PUPS, 2017, p. 475-485.

51 Voltaire semble ainsi, pour la dernière Staël, marqué à vie par les souvenirs et les images de son enfance : « Mais il ne faut pas oublier les circonstances dans lesquelles Voltaire a vécu ; il était né sur la fin du siècle de Louis XIV et les atroces injustices qu'on a fait souffrir aux protestants avaient frappé son imagination dès son enfance » : *Considérations*, p. 40.

52 Voir Leo Strauss, *La Persécution et l'art d'écrire* [1952], rééd. Paris, Gallimard, 2003 : « La persécution donne ainsi naissance à une technique particulière d'écriture et par conséquent à un type particulier de littérature, dans lequel la vérité sur toutes les questions cruciales est présentée exclusivement entre les lignes » (p. 55).

53 *De la littérature*, p. 346.

politique coercitif dans lequel elle voit le jour, représente donc moins un choix gratuit, ou un trait d'humeur, que l'adaptation du combat pour la liberté aux obstacles, nombreux, qui se dressent alors devant elle. Et quand règne un monarque absolu, comment mieux s'opposer aux valeurs perverses qui sont la loi du jour qu'en attaquant sous couvert d'ironie ? « La plaisanterie était, du temps de Voltaire, comme les apologues dans l'Orient, une manière allégorique de faire entendre la vérité sous l'empire de l'erreur⁵⁴ ». Louis XIV, en d'autres termes, n'a que la littérature qu'il mérite : satirique, polémique et railleuse faute de pouvoir formuler face à lui la moindre critique frontale.

Il existe donc pour Staël une polémique vertueuse : juste, mais surtout profonde, à rebours des cruautés de salon puisque le rire et la moquerie, s'ils « croient encore aux sentiments vrais et aux intérêts graves » ne sont « pas dépourv[us] d'une sorte de philosophie⁵⁵ ». C'est la raison pour laquelle *De l'Allemagne*, né lui aussi dans un contexte éminemment tyrannique, s'autorise à son tour la polémique : de la préface fielleuse, dans laquelle Staël raille la bêtise aveugle de Savary, auteur de la célèbre lettre « assez curieuse en elle-même⁵⁶ » exhibée à l'ouverture de son traité, aux critiques de *Candide* après celle des « étrangers qui veulent imiter l'esprit français⁵⁷ », les occasions ne manquent pas de déroger à la devise généreuse de *Delphine*. Mais Staël n'attaque ici que faute d'avoir alors d'autres armes à sa disposition : le régime autoritaire de la librairie, joint au triomphe de la « morale de l'intérêt », ne lui laissent en effet d'autre choix que de dénoncer violemment le danger de cet égoïsme qui pervertit les âmes autant que la nation. Kant lui-même, pourtant présenté comme un emblème de sagesse et de modération, n'hésite pas à recourir à la polémique en temps de crise :

La partie polémique des ouvrages de Kant, celle dans laquelle il attaque la philosophie matérialiste, serait à elle-seule un chef-d'œuvre. Cette philosophie a jeté dans les esprits de si profondes racines, il en est résulté tant d'irrégion et d'égoïsme, qu'on devrait encore regarder comme les bienfaiteurs de leur pays ceux qui n'auraient fait que combattre ce système⁵⁸ [...].

54 *Ibid.*, p. 277.

55 *Ibid.*, p. 291.

56 *De l'Allemagne*, t. I, p. 7.

57 *Ibid.*, t. I, p. 136.

58 *Ibid.*, t. IV, p. 147.

Voltaire n'est donc pas le seul polémiste à se voir ainsi « justifié » sous la plume de Staël. *De l'Allemagne* en reste cependant, à son sujet, aux postures acrobatiques ou du moins contradictoires : comment comprendre sinon que « l'art d'écrire » en lettres offensives de Kant puisse constituer un instrument légitime dès lors que *Candide* devient le modèle du texte cruel ? Staël, présentant sans doute la fragilité de son architecture, réserve alors à Voltaire une place chronologique aussi bâtarde que l'arbre généalogique de *Candide*. Alors que *De l'Allemagne* distingue deux XVIII^e siècles ou plus précisément deux « siècles des Lumières » – le vertueux et le pervers, l'éclairé et le fanatique⁵⁹ –, Voltaire réussit l'exploit d'appartenir aux deux : « les écrits de Voltaire, qui avaient la tolérance pour but, sont inspirés par l'esprit de la première moitié du siècle ; mais sa misérable et vaniteuse religion a flétri la seconde⁶⁰. »

Difficile de réserver un traitement plus artificiel au maître de la plaisanterie. Il n'empêche : Staël, mal à l'aise lorsqu'il s'agit de situer Voltaire dans l'héritage des Lumières, souligne en réalité l'impossibilité de juger d'une écriture hors du contexte qui seul la légitime. C'est le vrai sens des attaques dont Voltaire fait l'objet sous sa plume : loin d'incarner un modèle à blâmer définitivement, la polémique voltairienne incarne surtout un modèle incompatible avec l'avènement de la liberté⁶¹. À peine cette dernière s'éclipse-t-elle en revanche, comme c'est le cas sous le Directoire, que son rire puissant nous manque cruellement : « Qu'il faut un Voltaire après la Saint-Barthélémy révolutionnaire contre l'intolérance politique⁶² », déplore la note préparatoire consacrée au chapitre « Écrivains ». Les âges obscurs que nous traversons ne peuvent que lui donner raison : encore et toujours, « il faut un Voltaire » ...

Stéphanie GENAND
Université de Bourgogne

59 Voir *De l'Allemagne*, t. IV, p. 64.

60 *Ibidem*.

61 « Voltaire, l'homme du monde qui a le mieux fait sortir des effets poignants des tableaux en opposition, ne pourrait plus en tirer aucun avantage, les institutions n'étant plus en contradiction avec les idées simples » : *Des Circonstances actuelles*, p. 444.

62 *Des Circonstances actuelles*, p. 515.